

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La « visitation »

Marilu Mallet

Volume 34, Number 4 (202), August 1992

Invitations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31380ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mallet, M. (1992). La « visitation ». *Liberté*, 34(4), 44–47.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MARILU MALLET

LA «VISITATION*»

Tous les soirs, avant de m'endormir, je lis un livre et je plonge dedans avec une telle force que j'en rêve la nuit. Je participe au livre, je continue l'histoire... avec les personnages.

Cette semaine, j'étais en train de lire l'autobiographie du cinéaste américain Preston Sturges. Un livre charmant, bourré de détails sur la vie au début du siècle. Une des images du livre m'a bouleversée. J'en étais au chapitre où la mère de Sturges, qui était la meilleure amie d'Isadora Duncan, écrit une lettre à son fils où elle évoque l'accident au cours duquel la grande ballerine a perdu la vie. Le récit précisait que Madame Salomon Sturges avait fait un foulard en batik, qu'elle avait offert à Isadora Duncan. Cette dernière le portait le jour où un vendeur de voitures était venu, chez elle, à Nice, lui faire essayer une auto. Cette histoire d'achat de voiture était un prétexte pour Duncan. Elle était un peu déprimée et souhaitait avoir un flirt avec le jeune vendeur. Cet événement, en apparence banal, devait lui coûter la vie... Le foulard s'est accroché à la portière de la voiture, et la tête d'Isadora Duncan est tombée en avant sans que le jeune homme s'en aperçoive. Madame Sturges, qui regardait la scène de loin, a crié: «*Isadora! Your shawl!*» Elle a continué à crier avec une telle intensité que

* L'auteur de cet article prépare actuellement un documentaire sur Marguerite Yourcenar.

le chauffeur s'est arrêté. Madame Salomon Sturges a conduit la danseuse à l'hôpital, mais elle était déjà morte. Avant de monter dans la voiture, la grande ballerine avait dit: «Mes amis, je vais à la gloire»... elle est partie ainsi, à 9 h 10, sans souffrance... Cette image de Ducan, dans cette voiture ouverte, avec le foulard de soie au vent, s'éloignant dans la petite allée, s'est fixée dans ma mémoire.

J'ai continué de lire Preston Sturges... J'imagine bien ce début du siècle avec ses artistes à la recherche du bonheur et de la liberté. Un autre soir, j'ai pu rencontrer Marcel Duchamps chez Madame Sturges, lors d'une fête à laquelle j'ai participé corps et âme, m'amusant beaucoup plus que dans la réalité, étant donné la qualité des invités. Le jour suivant, j'étais si heureuse...

Je dois dire qu'auparavant, après un de ces soirs de lecture, je m'étais réveillée au milieu de la nuit, et une dame, enveloppée dans un grand châle, était assise sur mon lit. Le châle était en laine, de couleur bleu violet. La dame avait une sérénité détachée, telle une reine sur un tapis volant. Elle me contemplait en face, avec un regard intelligent, un sourire retenu. Ses yeux étaient bleus, ses paupières alourdies. Elle avait quelque chose d'une sainte... de la paix conquise à travers les siècles. Elle me regardait dormir, mais je sais que j'avais les yeux ouverts. Non, elle n'avait pas d'auréole. Le mystère de cette dame assise, mystère auquel je m'abandonnais avec un plaisir tranquille et bizarre, je ne pouvais pas préciser d'où il venait. Était-ce d'un état de veille ou d'un songe? J'ai découvert, effectivement, que ce visage, je l'avais vu le jour précédent: c'était celui de Marguerite Yourcenar, lors d'une entrevue que Bernard Pivot avait enregistré chez elle, en 1979, à Petite Plaisance, dans l'île du Mont Désert, dans l'état du Maine.

C'était bien son visage et son corps, j'étais avec elle par cet art de la «magie sympathique» qui consiste à se transformer en pensée à l'intérieur de quelqu'un. Sa voix disait: «Plus je vieillis moi-même, plus je constate que l'enfance et

la vieillesse, non seulement se rejoignent, mais encore sont les deux états les plus profonds qu'il nous soit donné de vivre¹.»

Elle continuait: «Les yeux de l'enfant et ceux du vieillard regardent avec la tranquille candeur de ce qui n'est pas encore entré dans le bal masqué ou en est déjà sorti. Et tout l'intervalle semble un tumulte vain, une agitation à vide, un chaos inutile par lequel on se demande pourquoi on a dû passer².»

Le mot «tumulte» est apparu comme un nuage en forme de train, les wagons étaient hors foyer, ce sont plutôt les contours d'une forme évanescence dont je me souviens. C'est vrai que les lèvres de Marguerite Yourcenar ne bougeaient pas, mais c'était sa voix, son accent, sa façon un peu ironique de prononcer les mots, parfois hautaine, et toujours sage.

Le lendemain, je me suis réveillée avec elle et je suis allée regarder la cassette de l'émission de Pivot pour vérifier si c'était bien son visage. La cassette s'est arrêtée au moment où Bernard Pivot demandait à Marguerite Yourcenar: «Quelles sont vos valeurs?» Elle a hésité un peu, puis elle a dit: «Probablement, tenir au développement de sa propre valeur. De ses propres valeurs.»

C'était bien le même visage. La copie de la cassette étant de mauvaise qualité, je dois dire que mon image était beaucoup plus belle et majestueuse que celle que rendait ce document mal filmé. Je me suis rappelée une phrase que Yourcenar avait dite à propos de l'écriture et du personnage principal de *L'Œuvre au noir*: «Dans mes moments de fatigue, il m'arrive de croire que je tiens Zénon par la main³.»

1. Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, p. 202.

2. *Ibid.*

3. Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, 1980, p. 247.

J'ai continué mon travail et je me suis assise face à mes deux cents pages de documentation sur Yourcenar. J'ai ouvert mon cahier de notes à l'endroit que j'avais classé: «Métier d'écrivain: les "visitations"».

J'ai lu: «Quand on passe des heures et des heures avec une créature imaginaire, ou ayant autrefois vécu, ce n'est plus seulement l'intelligence qui la conçoit, c'est l'émotion et l'affection qui entrent en jeu. Il s'agit d'une lente ascèse, on fait taire complètement sa propre pensée; on écoute une voix: qu'est-ce que cet individu a à me dire, à m'apprendre? Et quand on l'entend bien, il ne nous quitte plus. Cette présence est presque matérielle, il s'agit en somme d'une "visitation"».

Marguerite Yourcenar donnait la réponse à mes songes. J'ai pensé à l'enfance, à la vieillesse. J'étais loin de l'une et de l'autre, mais le passage de l'entrevue où il était question du développement de sa propre valeur, de ses propres valeurs, me convenait bien.

J'ai entendu, une fois, parler d'une théorie sur des voix qui circuleraient dans une couche de la stratosphère sous formes d'ondes sonores. Ces voix seraient en train de bouger autour de la terre et, un jour, on arrivera bien à les capter. On sera alors en mesure d'entendre des conversations historiques. On pourra comparer littérature et vrais dialogues...

Enfin, cette semaine, j'ai reçu la «visitation» de Marguerite Yourcenar, d'Isadora Duncan et de mon cinéaste préféré, Preston Sturges. Ce dernier m'a fait bien rire avec son charme et son talent de conteur. Il m'a raconté sa traversée dans le monde de fous, de menteurs et d'irresponsables qui entourent le cinéma hollywoodien, et le cinéma tout court.

Hélas!... J'aime bien les «visitations».